

LITTÉRATURE

Le rêve très canadien
de Noah Richler

Page F 3

ESSAI

Vie noire en temps rouge

Page F 6

CAHIER
F

LIVRES



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Antoine Ouellette
L'art des oiseaux

Descendus des cieux, ils semblent à mi-chemin entre les dieux et les hommes. Doués de la capacité de chanter comme de celle de voler, les oiseaux nous inspirent à la fois admiration et condescendance. Dans un ouvrage intitulé *Le Chant des oiseaux*, publié chez Triptyque, le biologiste, musicien et musicologue Antoine Ouellette a étudié leur chant, avant de les reproduire en symphonie.

CAROLINE MONTPETIT

Arrivé aux oiseaux par la biologie et l'écologie, il y est revenu par la musique. Il présentera d'ailleurs cet été, au Festival de Lanaudière, une pièce symphonique intitulée *foie des grives*, dans laquelle il a reproduit, entre autres, le chant des grives qui gravitent autour de son domicile de Montréal, près du boulevard Saint-Michel. Merles d'Amérique, grives fauves, grives des bois, grives solitaires s'y donneront la réplique, par l'entremise des hautbois, des flûtes, des clarinettes, et d'un mélange d'instruments à vent et à cordes, tandis que le pic, lui, sera incarné par les percussions.

Professeur d'histoire de la musique et de chant grégorien, Antoine Ouellette n'est pas le premier à s'être astreint à reproduire sur la portée le chant complexe des oiseaux. Dans l'histoire, on retrouve des interprétations des chants d'oiseaux dans la musique d'Antonio Vivaldi ou de Maurice Ravel. Les quatre premières notes si grandiloquentes et si célèbres

de la 5^e Symphonie de Beethoven reproduiraient d'ailleurs le chant du bruant zizi, tel qu'entendu dans les parcs de Vienne par le compositeur, de l'aveu même de ce dernier... Mais les biologistes se sont livrés à cette tâche de façon beaucoup plus scientifique.

Dans un livre intitulé *Wood Notes Wild Notation of Bird Music*, le Bostonnais Simeon Pease Cheney et son fils analysent et transcrivent 42 chants d'oiseaux, sans parler des chants de batraciens, d'insectes, du bruit du vent et même du son des chutes du Niagara! En France, Olivier Messiaen a popularisé le genre, notamment avec son *Catalogue d'oiseaux*, qui reprend le chant de l'alouette ou celui du rouge-gorge, mais, ici à Montréal, une Montréalaise nommée Louise Murphy avait intégré 30 ans avant lui 12 chants d'oiseaux dans une suite intitulée *Sweet Canada*, avec le bruant à gorge blanche, celui qu'on appelle communément Frédéric, en vedette dans la pièce titre.

La musique n'est
pas qu'humaine

Mais *Le Chant des oiseaux*, qui est issu de la thèse de doctorat de l'auteur, est beaucoup plus qu'une simple nomenclature de l'usage du chant des oiseaux en musique occidentale. En fait, Antoine Ouellette s'y livre à une réflexion pour le moins singulière en comparant le chant des oiseaux et celui des hommes. «Le pire préjugé, écrit-il, serait de poser à l'avance que la musique est, par définition, une affaire humaine.» Les oiseaux comme les humains, note-t-il, ont des chants pour marquer et affirmer leur territoire, des chants pour séduire et pour dire l'amour, pour favoriser l'apprentissage de la «langue» à leur progéniture et pour la rassurer, des chants de travail, d'alerte et de persécution,

ainsi que des chants de pure poésie, comme ceux qui saluent l'arrivée du jour.

L'écoute du chant des oiseaux nous en dit beaucoup sur leurs aptitudes et leurs comportements. Ainsi, le chant des oiseaux est largement acquis, et les oiseaux qui sont élevés sans leurs parents ont un chant bizarre et confus. En plus, certaines espèces, qui pourraient aussi être les plus intelligentes, copient avec beaucoup de justesse le chant des autres. Le geai bleu peut imiter le rapace pour effrayer d'éventuels compétiteurs. Le moqueur-chat peut imiter autant le miaulement du chat que la sonnerie du téléphone, et le moqueur polyglotte était désigné par les Amérindiens comme «l'oiseau parlant 400 langues». Le banal étourneau emprunte lui aussi différents chants et cris, et son propre chant se modifie au fur et à mesure qu'il vieillit, de sorte qu'on peut déterminer l'âge de l'étourneau uniquement par son chant.

Au sujet des étourneaux, Ouellette rapporte une étude menée par l'Université de Californie et publiée dans la revue *Nature*. «En se servant de chants d'oiseaux enregistrés et modifiés, les chercheurs ont enseigné des bases de la syntaxe du langage humain à des étourneaux sansonnets. En un seul mois d'apprentissage, le taux de succès des étourneaux se situait à 90 %. Les oiseaux détectaient efficacement la présence de formes grammaticales, chose que les linguistes considéraient jusqu'alors comme propre à l'homme.»

Des dialectes chez les oiseaux

Comme les humains, les oiseaux ont des capacités de chant qui varient selon les individus. Mais, plus étonnant encore, les groupes d'oiseaux développent de véritables dialectes, selon la région où ils vivent. «Les bruits montréalais utilisent des expressions

complètement différentes de celles qu'utilisent les bruits de Québec ou même de Saint-Jean-sur-Richelieu. La structure complexe du chant permet à un individu d'identifier chacun de ses voisins, de reconnaître un étranger et aussi d'adapter sa réaction en fonction de l'intrus», écrivait Jean-François Noulain en 2004, dans la revue *Québec Oiseaux*.

Antoine Ouellette va cependant plus loin et pose des questions pour le moins inusitées. Prenant appui sur les chants «libres» des oiseaux, qui s'expriment par exemple à l'aurore, il se demande: «L'art est-il vraiment propre à l'homme?»

«Si les chants d'oiseaux sont d'abord fonctionnels, plusieurs oiseaux en viennent à émettre des chants qui dépassent l'utilitaire au point de devenir libres: pour certains chercheurs, ces chants libres tiennent de l'art, d'autant plus qu'ils sont presque systématiquement des chants fort élaborés. L'oiseau qui fait un chant libre ne le destine à aucun de ses congénères, il n'y a dans cette dépense «futile» d'énergie aucune logique purement biologique», écrit-il.

Cette partie de la réflexion de Ouellette est essentiellement contenue dans le dernier chapitre de son livre, qui n'était par ailleurs pas partie intégrante de son doctorat. Elle ouvre la discussion sur un thème qui est tout à fait d'actualité chez les scientifiques, celui de l'intelligence, voire de la culture des animaux.

Le Devoir

LE CHANT DES OISEAUX

Antoine Ouellette

Triptyque

Montréal, 2008, 280 pages

LIVRES

EN APARTÉ

Le Canada, Félix, les ours et la littérature



Jean-François Nadeau

Le directeur de *Charlie Hebdo*, Philippe Val, expliquait à ses lecteurs, il y a quelques jours, qu'il connaît bien «le Canada». A preuve, voyez-vous, il y est déjà allé. Comme bien d'autres avant lui, il confond volontiers «le Canada» avec l'île de Montréal, mais bon...

Dans ses spectacles de faux chanteur, Val fredonnait jadis quelque chose qui se voulait un hommage à Félix Leclerc. Il préfère d'ailleurs encore notre bon vieux Félix au jeune Garou, avoue-t-il, puisque celui-ci «chante avec un ours dans la gorge, parce que là-bas il n'y a pas de chat». Personne n'en sera surpris: Val exerce aussi Céline Dion. Changera-t-il d'avis en lisant l'essai profond qu'entend lui consacrer Denise Bombardier, partie d'ailleurs ces jours-ci en Afrique du Sud sur la trace de son gibier de vedette?

Pour tout dire, le bavard directeur de *Charlie Hebdo* connaît aussi bien «le Canada» qu'il croit connaître Leibniz et Spinoza, ces deux philosophes dont il saupoudre toujours allègrement ses éditoriaux pour parler de tout et de n'importe quoi.

Depuis les cimes de ses habitudes certitudes sur le monde, Philippe Val explique ainsi dans son canard parisien que le «gouvernement canadien a mis au point une sorte de système appelé «accommodement raisonnable». Voulez-vous un exemple de ce que ces «accommodements» ont hélas permis au nom de l'affirmation du «racisme»? Val nous donne en pâture un fait que lui seul semble connaître. «L'année dernière, raconte-t-il, les religieux musulmans ont voulu exiger le port du voile pour les joueuses de hockey!».

Vous avez déjà entendu parler d'une équipe féminine de hockey qui voulait rendre le port du voile obligatoire en plus du casque à visière et des épaulettes? Cette équipe féminine, qui existe sûrement puisque Val en parle, joue-t-elle à l'arène de

Verdun ou à celui de Chicoutimi? Hélas, Val ne nous le dit pas...

Mais enfin, ce n'est rien de bien grave puisque pareille rigolade, qui se veut tout de même sérieuse, est signée Philippe Val. D'ailleurs loin que Paris, on voit souvent mal le détail. Normal. Excusons-le.

Du travail bâclé

Autrement plus sérieuse est la chronique très bâclée que signe cette semaine Pierre Assouline dans l'espace que lui réserve le site Internet du journal qu'est *Le Monde*. Sous l'habituel chapiteau de «La République des idées», Assouline reprend, dans un article intitulé «Tabarnak! et la littérature française?», les conjectures farfelues de Jacques Folch-Ribas et Lysiane Gagnon, deux chroniqueurs montréalais qui, eux, n'ont pas l'excuse de la distance pour se permettre de divaguer ainsi.

Sans rien vérifier, c'est-à-dire tout comme l'ont fait ses confrères montréalais, Assouline écrit ceci, qui résume assez le propos de nos deux gazetiers locaux: «Les autorités québécoises ont-elles sérieusement l'intention de bannir toute littérature française au profit exclusif de leur littérature nationale dans les programmes d'enseignement du secondaire? Déjà qu'elle a la portion congrue!».

Lysiane Gagnon et Folch-Ribas ont en effet laissé entendre que «le ministère de l'Éducation a fait parvenir aux enseignants un sondage» dont deux questions «laissent clairement supposer que l'on songe sérieusement, en haut lieu, à bannir complètement les cours de littérature française au profit de la littérature québécoise qui a déjà sa part du lion dans les programmes d'enseignement».

D'où sort cette histoire bourrée d'énormités? Le ministère aurait-il vraiment un programme caché? Ces supputations sont énoncées sur la seule base d'un simple sondage interne qui a plus ou moins circulé dans divers collèges.

Ce sondage n'est en fait qu'un simple questionnaire d'un «sous-comité des enseignantes et enseignants de français» qui fait poliment suite à une rencontre civi-

lisée tenue le 14 mars 2007 entre certains professeurs et des représentants du monde de l'édition québécoise. Voilà pour le «haut lieu». On est fort loin ici, est-il besoin de le souligner, d'un simple embryon de mesure gouvernementale!

«Le sondage interne auquel les enseignants des départements de français du réseau collégial ont répondu provenait de moi», explique au téléphone la responsable du sous-comité en question, Marie Gagné. Ce document, purement consultatif, bien des professeurs de français affirment d'ailleurs ne l'avoir jamais vu! Le document avait tout au plus pour objectif de mieux cerner la position déjà établie par les professeurs à l'égard de leur enseignement de la littérature. Cet enseignement est justement centré sur la littérature française depuis plusieurs années, au contraire de ce qu'affirment les chroniqueurs de *La Presse*.

Qui parle par ailleurs de faire disparaître la littérature française de l'enseignement? Certainement pas l'Union des écrivains, ni même l'association des éditeurs.

Jamais l'Union des écrivains québécois, écrit sa vice-présidente, n'a «suggéré que l'on abandonne l'enseignement de la littérature française. Elle a simplement informé les professeurs de français, dans une lettre envoyée à tous les départements de lettres, en novembre dernier, de la possibilité qui s'offrait à eux d'inclure des œuvres québécoises dans les quatre cours de littérature dispensés au collégial sur une période de deux ans.»

De son côté, le président de l'association des éditeurs, Gaston Bellemare, rappelle que, d'aussi loin qu'il s'en souviennent, «l'ANEL n'a jamais dit ni formulé l'hypothèse» avancée par Lysiane Gagnon, à savoir «d'exclure complètement la littérature des cours de niveau collégial».

Faut-il faire reproche au syndicat des écrivains ou à l'association des éditeurs de suggérer qu'on pourrait peut-être faire un peu mieux au collégial pour la littérature québécoise? Est-il légitime de se soucier que les Aquin, Ferron, Blais, Miron, Hébert, Roy, Soucy et autres puissent aussi être connus des jeunes lecteurs? Une connaissance générale accrue de la littérature

québécoise éviterait peut-être à Lysiane Gagnon elle-même de situer la parution d'*Angéline de Montbrun* de Laure Conan en 1848 plutôt qu'en 1881.

Lysiane Gagnon a tout faux lorsqu'elle affirme que la littérature québécoise a «déjà la part du lion dans les programmes d'enseignement». Une très forte majorité de collèges offrent deux cours de littérature française sur quatre, voire trois. Voltaire et Camus n'ont jamais été aussi lus au Québec! Pourtant, aucune directive du ministère ne les prescrit à titre de lectures obligatoires. Ce sont les départements des collèges qui ont choisi, de leur plein gré, cette répartition des corpus en penchant surtout en faveur de la littérature française. La majorité des élèves québécois passent donc en moyenne huit mois à étudier la littérature française et quatre seulement dans des ouvrages québécois. Nombre de profs de littérature des collèges sont pourtant membres de l'UNEQ, comme chacun le sait!

En un mot, personne ne remet en cause l'importance de cette acquisition d'une plus large culture qui intègre la littérature québécoise.

Mais comment fait-on aujourd'hui pour intéresser de jeunes collégiens, dont les aptitudes sont au demeurant très diverses, à un corpus littéraire commun, surtout lorsqu'ils sont souvent issus de plus de cent pays? Les taux d'échec sont élevés en littérature, si j'ai bien compris. Plusieurs collèges ont décidé en conséquence de ne plus essayer de couvrir l'ensemble de l'histoire littéraire française pour mieux se concentrer sur certaines périodes. Est-ce la bonne voie? Cela mérite certainement discussion. Nous avons déjà assez souffert des théoriciens patentés des facultés des «sciences de l'éducation» pour se donner la peine de mieux les surveiller.

Chose certaine, la littérature n'est pas passée sous le tapis dans les collèges. On le voit ne serait-ce que par l'enthousiasme que suscite depuis quelques années le Prix littéraire des collégiens.

La littérature est par contre de plus en plus abandonnée dans les médias. Si les chiens de garde du système d'éducation sont heureusement encore nombreux, où se trouvent ceux qui devraient rager de voir si peu d'attention accordée aux livres dans nos journaux de même que sur les ondes de nos radios et de nos télévisions?

jfnadeau@ledevoir.com

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Des ils et des elles

CHRISTIAN DESMEULES

Au premier coup d'œil, Bertin L'Espérance est politico-logue, divorcé depuis longtemps et père d'une belle grande fille. Mais c'est aussi un bibliothécaire homosexuel qui ennuie ses collègues ou un célibataire qui vit seul avec un chien du nom de Jacques. Plus loin, c'est un veuf désœuvré qui rêve de travailler comme commis dans une épicerie de la Petite Italie. Ailleurs, Bertin L'Espérance est un gros «bas-cul» en shorts et bas blancs qui écluse de la Bud en jouant au vidéo poker dans une taverne de l'avenue du Mont-Royal.

Michel Lefebvre, né à Montréal en 1953, lui-même bibliothécaire et auteur de deux romans, reprend l'intéressant concept du protagoniste caméléon qu'il avait employé pour un précédent recueil plutôt bien accueilli, *Les Avatars de Bertin L'Espérance* (Les Herbes rouges, 1999).

On va gagner!, sa nouvelle récolte d'histoires courtes, nous présente cette fois une quinzaine de nouvelles, plutôt inégales, qui offrent pour l'essentiel des por-

tions de vie de baby-boomers. L'incontournable réalité du cancer, les familles éclatées, la parade des ex, les désillusions personnelles et professionnelles. Beaucoup de solitude, des scènes de la vie quotidienne sur le Plateau Mont-Royal, quelques éclairs de voyages.

Habile dialoguiste, observateur attentif de la condition humaine, Lefebvre nous livre le fruit de son imagination dans un style caméléon, capable d'éclairs poétiques ou d'une oralité plus ancrée dans le quotidien.

Suffisant dans tous les cas pour retenir l'attention du lecteur. D'honnêtes petites histoires qui, de temps à autre, ont toutefois le défaut de tomber à plat ou de s'alourdir, en particulier lorsque le récit s'empêtre dans les récriminations et une amertume dont on nous révèle mal l'origine.

Collaborateur du Devoir

ON VA GAGNER!

Michel Lefebvre
Les Herbes rouges
Montréal, 2007, 208 pages

LITTÉRATURE MEXICAINE

Fuentes et la jeunesse fantasmée

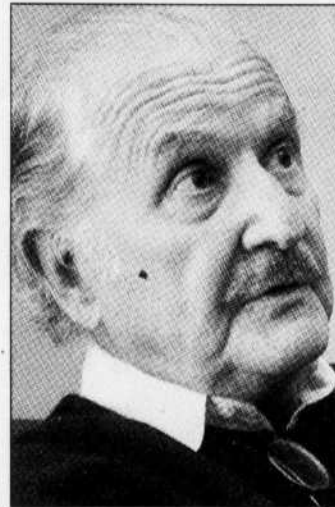
MICHEL LAPIERRE

Esteban, le Mexicain, a rencontré Calixta, l'Américaine de souche anglo-scandinave. L'étudiant en économie a épousé l'étudiante en lettres. Dans leur maison de la campagne mexicaine, Esteban demande à Calixta: «Sur quoi écris-tu?» Elle lui répond: «On n'écrit pas sur quelque chose... On écrit, tout simplement.» Ces mots suffisent à humilier le Mexicain. Le drame commence. Esteban prendra une maîtresse et sa femme, un amant.

Dans cette nouvelle, où le machisme du Mexicain se heurte à la sophistication de l'Américaine, des riens bouleversent les êtres. Il en est de même dans tous les récits de Carlos Fuentes réunis sous le titre *En inquiétante compagnie*.

Le recueil mêle l'érotisme au fantastique. Esteban, outre de se sentir intellectuellement et moralement inférieur à sa femme, demande à la servante indienne du couple de le gratifier d'une fellation et lui donne un ordre: «Crache mon foutre à la figure de ta patronne.» L'humiliation de l'Américaine sera trop crue pour ne pas tenir du maléfice.

«Les grandes œuvres. Ce sont les plus imparfaites», affirmait Calixta devant son mari éberlué. Elle faisait allusion à Shakespeare aussi bien qu'à Cervantès dans

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Carlos Fuentes

un Mexique imaginaire où Fuentes résume toute la planète.

Carrefour des cultures anglo-saxonne et hispanique, la maison d'Esteban et de sa femme est d'une architecture mauresque. Comme pour s'harmoniser au décor, Calixta tombe amoureuse du nouveau jardinier, un jeune Arabe qui représente l'envers secret du monde hispanique et qui dit à Esteban, le mari cocu: «Je crois que dans l'âme de chaque Mexicain, il y a la nostalgie d'un jardin perdu.»

Dans l'âme d'Esteban, ce jardin, c'est évidemment Calixta, ra-

jeunie par un amant svelte et vigoureux. La blonde beauté nordique devient inaccessible à son mari. À la différence de l'Espagne prise jadis aux musulmans, la femme séduite par l'Arabe ne sera jamais reconquise. En insistant sur de menus détails, Fuentes a l'art de donner aux élargissements et aux déboires sentimentaux le poids des siècles et la dimension du monde.

Dans un autre récit, l'écrivain mexicain évoque la colonisation de l'Amérique qui a suivi l'achèvement en 1492 de la reconquête de l'Espagne par Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille. Sur les lèvres d'un personnage, il met ces paroles: «Nous sommes tous des colons en Amérique. Les seuls aristocrates de souche sont les Indiens... Les lignées du Vieux Monde, en revanche, se maintiennent...»

Navarro, le narrateur mexicain, rencontre dans le Nouveau Monde un représentant de ces lignées immortelles: le comte Vladimir Radu, aristocrate des Balkans. Ce descendant de Dracula ne convoite pas sa femme mais sa fille, dont la chair est beaucoup plus fraîche.

Le vampire déclare à Navarro: «Les enfants sont la part inachevée de Dieu. Dieu a besoin de la secrète vigueur des enfants pour continuer à exister.» L'Europe a-t-elle encore la mission sacrée de vam-

piriser l'Amérique? La question reste saugrenue, mais c'est le genre de question que soulèvent les contes fabuleux de Fuentes.

Au fil des pages, un étudiant mexicain, spectateur dans un théâtre de Londres, bouleverse d'un seul regard la jeune actrice qui interprète le rôle shakespearien d'Ophélie en lui exprimant, raconte-t-il, «toute la mélancolie de ne nous être jamais aimés physiquement». Puis l'un de ses compatriotes, médecin à Chihuahua, fait l'amour à la femme très malade d'un ancien nazi réfugié au Mexique et par l'orgasme ragillard cette mennonite d'origine américaine, «belle au bois dormant» et créature sans âge.

Pour opposer l'Amérique latine, toujours naissante, à l'Occident qui a tantôt aimé, tantôt violé cette partie du monde, Fuentes ne pouvait qu'être obsédé par la jeunesse, celle que l'on trouve au centre du globe terrestre. Il l'a compris en donnant libre cours, dans un livre magnifique, à sa passion pour le mystère et l'effroi.

Collaborateur du Devoir

EN INQUIÉTANTE COMPAGNIE

Carlos Fuentes
Gallimard
Paris, 2007, 320 pages

Série de la Place des Arts

Le studio littéraire

Un espace pour les mots

Lundi 18 février 2008 • 19h30
À la Cinquième Salle de la Place des Arts



L'amour sous toutes ses formes
Lu par Céline Bonnier

Céline Bonnier, cette comédienne qui n'en fait jamais qu'à sa tête et qui part sans cesse à l'aventure, en exploratrice que rien n'effarouche, a demandé à quelques écrivains québécois de choisir pour elle un texte vibrant et sensuel. Prête à tout, elle s'engage à donner voix aux désirs les plus fous de ces écrivains qu'elle chérit.

Bruno Hébert • Robert Lalonde • Jacques Languiand • Gaëtan Soucy • Guillaume Vigneault • et d'autres encore

Coproducteur

Les Captures
de mots



Place des Arts
Québec

Entrée : 15 \$
Étudiants : 10 \$

*Taxes comprises
514 842.2112
laplaceartsarts.com

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Lawrence Olivier

Détruire:
la logique de l'existence



Lawrence Olivier

Détruire:

la logique de l'existence

128 pages, 16 dollars

EN BREF

Un documentaire sur Jacques Ferron à Radio-Canada

La Société d'histoire et de généalogie de Louiseville a produit un documentaire sur la vie de Jacques Ferron, médecin et écrivain. Ce documentaire s'intitule *Ainsi te voici dans ton pays natal* et est réalisé par Jean-François Blais. Il devrait être présenté à la télévision de Radio-Canada au cours de l'année. On le sait,

Jacques Ferron était originaire de Louiseville. La société avance d'ailleurs que le documentaire «reconstitue le parcours de l'écrivain, de l'enfance jusqu'à l'âge adulte, à travers les lieux marquants d'une beauté insoupçonnée qui traversent son œuvre tout entière». Dans ce documentaire, Ferron nous est aussi dévoilé à travers les yeux d'autres personnes: Jean-Claude Germain, Marcel Sabourin, Marcel Ols-camp, Ginette Michaud, Madeleine Ferron, Paul Ferron, Les Zapartistes et Fred Pellerin. — Le Devoir

L'écriture vous passionne ?



Faites des rencontres stimulantes dans nos 29 ateliers, dont 7 nouveautés. 231 heures de perfectionnement ou d'initiation avec nos spécialistes de l'écriture et de l'animation.

www.litteraire.ca
(514) 252-3033

info@litteraire.ca
1 (866) 533-3755

Québec

LITTÉRATURE

Le Canada: une fiction



Danielle Laurin

C'est un livre sur la littérature. Sur son rôle et sur le rapport qu'elle entretient avec la réalité. Plus précisément, c'est de la littérature canadienne qu'il est question. Celle qui s'écrit aujourd'hui.

C'est un livre sur l'identité, au fond. Un livre qui cherche à mettre le doigt sur l'identité de la littérature canadienne, et, par là, sur l'identité canadienne, point à la ligne. Bref, c'est un livre politique.

Le titre: *Mon pays, c'est un roman*. L'auteur: Noah Richler. Le fils de l'autre, oui. Le fils de Mordecai Richler, «pauvre enfant juif de la Main de Montréal», ardent polémiste, grand écrivain... et père de cinq enfants.

Cinq enfants qui ont grandi en Angleterre et au Canada. «Nous n'étions de nulle part en particulier, même si, en général, nous étions plutôt d'ailleurs», note Noah Richler. *Nous vivions entre les deux, Anglais ou Canadiens, selon ce que dictaient les circonstances.*

En 1998, trois ans avant la mort de son père, il est rentré au Canada, «après quatorze années d'absence ininterrompue». Sa décision était prise: «J'étais, je voulais être canadien.» De cette décision découle son livre.

Mais qu'est-ce qu'être canadien au juste? Est-ce que la littérature canadienne pourrait nous renseigner là-dessus? L'ex-animateur et producteur pour la BBC, devenu recrue de la CBC et journaliste littéraire pour les médias écrits, a sillonné pendant trois ans le Canada et rencontré une centaine d'écrivains.

Résultat: un livre pas comme les autres. Pas un essai à proprement parler. Plutôt un voyage. Un voyage littéraire au Canada, Québec y compris. Passionnant. Et troublant.

Attachez bien votre tuque, ça commence à lgaluit, au Nunavut. Ça nous conduit dans les petits bleds perdus et les grands centres du pays. C'est tellement concret dans les descriptions, tellement vivant, on y est tout à fait. On est «ancré», quoi.

Au fur et à mesure qu'on découvre les lieux, on fait la connaissance des écrivains qui s'en sont ins-

pirés. On les voit, on les hume presque. Et on les entend parler: de leurs livres, de leur conception de la littérature... et de leur vision du Canada aujourd'hui.

Ça va des plus connus aux nouveaux venus. Vous voulez des noms? Margaret Atwood, Alice Monroe, bien sûr. Alistair MacLeod, Barbara Gowdy, Ann-Marie MacDonald.

Rohinton Mistry, aussi. Et Tomson Highway. Je continue? Yann Martel, Nancy Lee, Lisa Moore... Nadine Bismuth, tiens. Et Guillaume Vigneault, Elise Turcotte, Gil Courtemanche...

En plus de nous donner à lire des extraits de leurs livres, Noah Richler prend le temps, chaque fois, de situer les auteurs dans le moment présent. Parfois, ça donne lieu à des situations saugrenues. Un exemple? Le jour où Noah Richler s'est pointé à la maison de Douglas Coupland, dans le nord de Vancouver.

Que faisait l'auteur de *Génération X*, par ailleurs sculpteur, ce jour-là? «[...] il mastiquait des pages des premières éditions de ses romans pour en faire des nids de guêpe en papier mâché. Dans les faits, il restituait ses livres à la nature sous forme de sculpture.»

Le cas VLB

Mais la rencontre la plus surréaliste demeure sans doute celle avec Victor-Lévy Beaulieu, à sa maison de Trois-Pistoles. D'abord, il était entendu que l'écrivain recevrait l'intervieweur. Puis il s'est décommandé. Mais l'intervieweur, têtue, s'est quand même pointé chez lui.

Nous sommes en juin 2004. «Derrière la clôture qui m'arrive à la poitrine, j'aperçois un barbu qui pousse une brouette remplie de compost. Pour tout vêtement, il porte un chapeau de soleil à bords flottants, des bottes de caoutchouc et un minuscule caleçon noir très serré, au-dessus duquel débordent le ventre généreux d'un homme au début de la soixantaine.»

VLB ne recevra pas Noah Richler ce jour-là, mais le lendemain. Il l'accueillera dans sa cuisine. Au milieu de «chiens bruyants», d'une chèvre et d'un agneau.

Tout ça pour dire que Victor-Lévy Beaulieu est sans doute le seul écrivain que Noah Richler tend à ridiculiser dans son livre. On serait porté à croire que le fils de Mordecai prend plaisir à dénigrer les idées de VLB.

Tel père tel fils? Voici un «ardent séparatiste» de «la vieille garde», qui vit loin de la ville, dans son Trois-Pistoles blanc et pure-laine, nous dit-il en substance à propos de VLB. Qu'il cite: «Le territoire où je vis m'appartient. Il m'appartient même si je le partage avec d'autres, même si, par définition, il



© BARBARA STONEHAM

Dans son dernier essai, Noah Richler invite son lecteur à un voyage littéraire au Canada, Québec y compris.

est collectif.» Il rapporte aussi ceci: «Les écrivains ont une obligation envers leur époque. S'ils ne s'en acquittent pas, ils vivent, dans les faits, en dehors du monde.»

Le point de vue de VLB sur le Québec, et sur la littérature qui s'y fait: complètement désuet, dépassé, insiste l'auteur de *Mon pays, c'est un roman*.

Et de citer les paroles de Michel Tremblay, telles que rapportées dans les médias en 2006: «Je ne crois plus à la souveraineté.» Et de montrer que l'époque du nationalisme est révolue, que nous voici rendus «à l'avènement d'une ère plus raisonnable».

Et d'enfoncer le clou VLB. Qui avait soulevé un énième débat par médias interposés, en 2004, en s'en prenant à la vacuité des romans écrits par la jeune génération d'auteurs québécois.

Noah Richler est allé voir certains de ces écrivains. Dont Nadine Bismuth. Et Mauricio Segura, pour qui «notre mission, c'est de stimuler l'imagination».

Guillaume Vigneault, aussi. Qui dit: «Nous devons être convaincus que notre imagination a de l'intérêt, assez pour inventer quelque chose de nouveau.»

Nos romans ne sont pas proprement politiques, conviennent les jeunes écrivains rencontrés par Noah Richler. Mais encore faut-il s'entendre sur ce qui est politique et ce qui ne l'est pas, insiste l'auteur.

Il prend à témoin l'angoisse existentielle d'une Elise Turcotte s'efforçant de «brosser le portrait d'un monde en voie de disparition». Et d'un Gaétan Soucy, qui, lui aussi, «trouve le monde terrifiant et se sent coupable d'y vivre».

Bref, nous dit Noah Richler, VLB devrait arriver en ville. Du fond de sa campagne, il n'a pas le monopole du politique. Le politique est partout. S'exprime de différentes façons. Les débats sont ouverts. Les frontières n'ont plus de sens.

Précisons. Dans son livre, paru dans une version plus longue l'an dernier en anglais, et récompensé par le British Columbia Award For Canadian Non-Fiction, l'auteur retrace essentiellement trois stades d'évolution dans l'écriture de fiction au Canada.

D'abord, l'ère de l'invention, «au cours de laquelle les récits se mesurent à l'idée même d'un lieu qu'ils s'efforcent de mettre au monde». En toile de fond: comment vaincre la nature sauvage, comment survivre dans ce pays de nulle part?

Deuxièmement, l'ère de la cartographie, celle pendant laquelle «les Canadiens se sont appropriés un pays». Les récits, alors, s'intéressent moins au territoire qu'aux gens qui l'habitent.

Troisièmement, l'ère des débats: «Désormais, les récits ont pour tâche de s'éclairer, de se contredire et de se compléter les uns les autres.»

Nous voici donc en plein débat. Exit les deux solitudes. Nous voici à l'heure de la ville. La ville... comme société distincte. «La ville est une "société distincte" en ce sens que les communautés vivent les unes au-dessus des autres ou les unes à côté des autres et que l'identité individuelle est mouvante, multiple. Les frontières n'ont plus de sens parce que la vie est diffuse.»

C'est bien beau tout ça, mais le Canada, c'est quoi, finalement? «Le Canada est une fiction qu'il nous appartient d'inventer», lance Noah Richler. Qui conclut: «Mon pays, c'est un roman. Parlez-moi maintenant du vôtre.»

Collaboratrice du Devoir

MON PAYS, C'EST UN ROMAN

Noah Richler

Boréal

Montréal, 2008, 512 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

La saveur de la vie selon Isabelle Gagnon

SUZANNE GIGUÈRE

Après la mort de son compagnon dans un accident de moto, une femme coule à pic dans une profonde dépression. Elle réapprend lentement à vivre sur les bords du fleuve Saint-Laurent aux côtés d'une artiste.

Apnée, inspiration, second souffle. Au rythme de trois parties, trois vagues d'une mer intranquille, bonheur et regrets, perte et douleur, inquiétude et sérénité poursuivent leur flux et reflux continus. Comme la vie même. Avec en fond sonore les *Six suites pour violoncelle* de Bach.

Sarah trébale depuis des années des peurs irraisonnées. Après des Pierre, elle a enfin trouvé le repos. La mort tragique de son compagnon lui révèle sa double vie, sa vie cachée. Un double choc. Une insupportable douleur. La trahison qui blesse. Sarah passe des semaines en apnée dans son appartement parisien.

Alix, sa voisine d'en haut, la recueille. L'affiche de Billie Holiday, une fleur de gardenia dans les cheveux, les *Six suites pour violoncelle* de Bach, un silence qui crée la complicité: l'appartement d'Alix devient son refuge jusqu'au jour où sa voisine lui annonce son départ pour le Québec. Là-bas, dans une petite maison de pêcheur au bord du fleuve, sa grand-mère Geraldine, 83 ans, retrouve plusieurs mois par année les baleines. En leur présence, elle rajeunit de vingt ans. Alix invite Sarah à l'accompagner. Sarah accepte l'invitation. Non, elle se laisse entraîner. Son désarroi est toujours aussi profond.

Baie Saint-Paul, Les Éboulements, La Malbaie, Port-au-Persil. Grâce à la présence chaleureuse de Geraldine, à l'amitié d'Alix, à l'air salin, aux balades en kayak, «la saveur de la vie revient en force». La vie, c'est comme les vagues sur la mer. Une chaîne infinie de petites morts et de naissances. La vague s'éteint, une autre recommence.

Pour se remettre de la disparition d'un être cher, on n'a d'autre solution que de croire en l'éternité de la vie, lance Geraldine. Elle a jadis connu une tendre histoire d'amour avec un marin du Saint-Laurent, elle a aussi sauvé Alix du bord du gouffre à la mort de sa conjointe violoncelliste. On croit entendre en écho Clarissa Dalloway quand elle tente de «sauver cette partie de la vie, la seule précieuse, ce centre, ce ravissement, que les hommes laissent échapper, cette joie prodigieuse qui pourrait être nôtre» (Virginia Woolf, *Mrs. Dalloway*).

Effleurement

«Une femme qui en aime une autre. Et si un jour elle se risquait à franchir le pas?», s'interroge Sarah, remuée par les gestes sensuels d'Alix: effleurement de la main sur sa cuisse, dans ses cheveux. Désormais, tout rapproche et confond les deux amies.

Moins présent mais constant, le flux et le reflux du monde affleurent ce texte intime. Par exemple, les coups de gueule de la grand-mère — ancienne résistante communiste — contre le gouvernement québécois qui encourage les explorations sismiques et le forage dans le golfe et l'estuaire du Saint-

Laurent, lesquels «risquent de déboiser l'écosystème pour une poignée de billets verts».

Capter l'insaisissable, peindre l'instant, telle semble être la préoccupation première de la romancière. Isabelle Gagnon nous offre un récit à la chronologie morcelée, au gré d'un réseau d'impressions et de sensations fugitives, porté par des phrases courtes, heurtées, qui se délient peu à peu. Une sincérité de ton, lumineuse, limpide retrouve à sa source la pureté musicale des

Six suites pour violoncelle de Bach, profondes et poétiques. Isabelle Gagnon — libraire à Paris — instille à son deuxième roman une âme tendre, recueillie, frémissante. Un petit miracle.

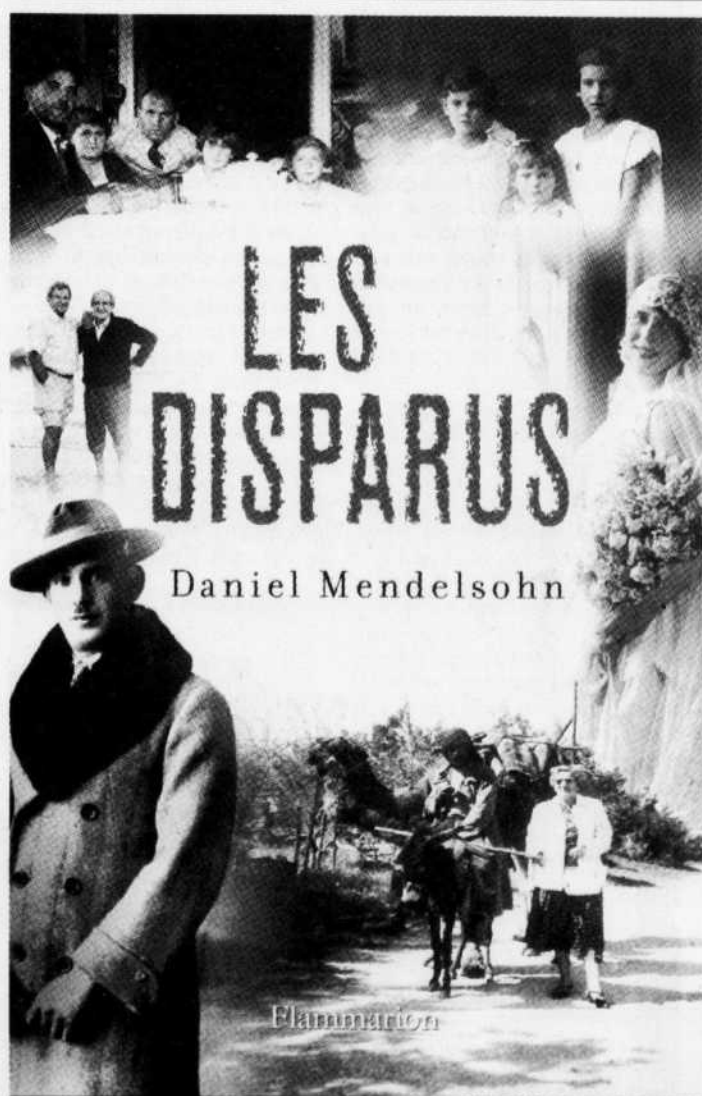
Collaboratrice du Devoir

LE SOUFFLE DES BALEINES

Isabelle Gagnon

Les Éditions du Remue-Ménage

Montréal, 2008, 122 pages



PRIX MÉDICIS ÉTRANGER 2007

ÉLU MEILLEUR LIVRE DE L'ANNÉE PAR LIRE

Flammarion

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 5 au 11 février 2008

ROMAN

- 1 SANS RIEN NI PERSONNE Marie Laberge (Boréal)
- 2 PRINCESSE Danielle Steel (Presses De La Cité)
- 3 MILLÉNIUM T. 1 : LES HOMMES QUI... Stieg Larsson (Actes Sud)
- 4 NOBLESSE DÉCHIRÉE T. 1 : PARFUM... Jennifer Ahern (Libre Expression)
- 5 DECEPTION POINT Dan Brown (Libre De Poche)
- 6 MILLE MOTS D'AMOUR Collectif (Impatiens)
- 7 L'ÉLÉGANCE DU HÉRISSEMENT Muriel Barbey (Gallimard)
- 8 COFFRET À FAIRE ROUGIR T. 2 Marie Gray (Guy Saint-Jean)
- 9 SURTOUT N'Y ALLEZ PAS Antoine Filisladis (Stanké)
- 10 LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL Khaled Hosseini (10 18)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 LE GRAND LIVRE DE LA MIJOTEUSE Collectif (Broquet)
- 2 LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- 3 ANTICANCER : PRÉVENIR ET LUTTER... David Servan-Schreiber (Robert Laffont)
- 4 LES LAVIGNEURS : LEUR VÉRITABLE... Yves Lavigne (Saint-Martin)
- 5 MISSION ANTARCTIQUE Jean Lemire (La Presse)
- 6 ART DE CONJUGUER Collectif (Hurtubise HMH)
- 7 PASTA ET CETERA À LA DI STASIO Josée Di Stasio (Flammarion Québec)
- 8 RIZZUTO, L'ASCENSION ET LA CHUTE... Julien Braut (Québec Amérique)
- 9 PÉLAGEAN: HISTOIRE DE VENGEANCE Julien Braut (Québec Amérique)
- 10 GUÉRIR LE STRESS, L'ANXIÉTÉ ET... David Servan-Schreiber (Pocket)

JEUNESSE

- 1 HARRY POTTER ET LES RELIQUES... J.K. Rowling (Gallimard)
- 2 LA FABULEUSE ENTRAÎNEUSE Dominique Demers (Québec Amérique)
- 3 CHRONIQUES DE SPIDERWICK T. 1 Tony Di Terlizzi (Héritage)
- 4 HÉSITATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)
- 5 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 4 India Desjardins (Intouchables)
- 6 LE SECRET DU COURAGE Geronimo Stilton (Albin Michel)
- 7 DÉJOURS AVEC LÉON T. 5 Annie Groovie (Courte Échelle)
- 8 FUNESTE DESTIN T. 1 : NÉS SOUS UNE... Lemony Snicket (Héritage)
- 9 NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (Ada)
- 10 À LA CROISÉE DES MONDES Philip Pullman (Gallimard)

ANGLOPHONE

- 1 EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
- 2 THE OVERLOOK Michael Connelly (Vision)
- 3 THE APPEAL John Grisham (Doubleday)
- 4 ATONEMENT Ian McEwan (Seal)
- 5 THE INNOCENT MAN John Grisham (Dell)
- 6 THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)
- 7 THE KITE RUNNER Khaled Hosseini (Doubleday)
- 8 THIS IS YOUR BRAIN ON MUSIC Daniel J. Levitin (Plume)
- 9 NEXT Michael Crichton (Harper Collins)
- 10 DUMA KEY Stephen King (Scribner)

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse
- ~ BD, livres jeunesse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

bonheurdocasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.



Escapades à NEW-YORK

avec Kent Nagano du 7 au 9 mars 2008

Pour information: 514.380.3113 ou 1.877.371.2323 ou consultez www.archambault.ca/escapades

LITTÉRATURE

Les diamants ne sont pas éternels



Louis Hamelin

Mon histoire de Saint-Valentin préférée: c'est Charlie Brown qui veut offrir un valentin à Violette. Il a soigneusement composé son mot de présentation, l'apprend par cœur: «Voici une carte pour toi, Violette... Bonne Saint-Valentin!» Simple comme bonjour. Zéro chance de se planter. Pendant cinq cases de suite, on le voit, dévoré par le trac, répéter sur tous les tons son sésame. Puis, quand il se sent enfin prêt, il va voir Violette et lui dit: «Voici une carte pour toi, Violette... Joyeux Noël!»

Outre que ce petit comique aurait sa place à la page des actes manqués du manuel de freudisme 101, il y a aussi que l'amour et les cadeaux vont ensemble comme le fromage cheddar et la tarte aux pommes. Roland Barthes voyait dans les cadeaux des amants une valeur métonymique: corps et âme, l'être aimé est contenu dans son offrande, la chair est déjà dans l'objet, comme le ver fait partie du fruit. On ne parlera pas du rôle joué par l'argent, par la folle dépense, parce qu'il faudrait alors aborder le délicat sujet de la phase anale (freudisme 301); contentons-nous plutôt d'admirer ce qui s'étale sous nos yeux: un collier ayant été porté par Marie-Antoinette, un autre de l'impératrice Eugénie de Montijo, une rivière de diamants ayant appartenu à Léonide Leblanc, un collier de perles noires de deux kilos offert par un prince oriental, un diadème de quatre-vingt-dix diamants disposés en trois rangées, le service de thé en or massif du tsar Nicolas, quatre colliers de deux rangées de diamants chacun, huit bracelets de rubis, de nombreux saphirs et brillants, dix cabochons de rubis et leurs boucles d'oreilles assorties, plusieurs solitaires, et d'autres bijoux de moindre valeur...

Ça, c'était seulement le coffre à bijoux. Le domaine des biens meubles et immeubles, maintenant: la maison à Ostende, cadeau de Léopold de Belgique; une autre au bord de la mer Noire, gracieuseté de Nicolas II; une troisième à Trier, sur les bords de la Seine; le yacht de William Vanderbilt; quelques petits hôtels parisiens et deux propriétés sur la Côte d'Azur, à quoi il faut ajouter l'île offerte par l'empereur du Japon. Mais vous connaissez les Nippons: ce devait être une toute petite île...

Tous ces objets petits et grands ont en commun d'avoir été offerts en cadeau, à un moment ou l'autre, par des hommes riches, puissants, célèbres, disposés à claquer des fortunes, voire à envisager le suicide, à Caroline Otero, dite la Belle Otero, considérée, de fait, comme la plus belle femme de son époque, mais c'est là une question de goûts.

«Femme la plus désirée du monde», d'un point de vue sémantique, est plus exact. Mais tous les cadeaux précités ont aussi en commun d'avoir été dilapidés à la roulette jusqu'au dernier carat. Dans le cas de son fameux bolero gemmé, composé de deux cent quarante diamants, elle le vendit pierre par pierre, ne conservant, nous dit Carmen Posadas, «comme souvenir qu'un tout petit brillant». Il faut dire que l'approvisionnement était constant. À une certaine époque, le «très laid et richissime baron Ostreder» lui offre chaque jour son bijou.

C'était, oui, la Belle Époque... Pour se faire remarquer, rien de tel que d'entrer chez Maxim's avec l'équivalent d'un million de dollars en cailloux sur la peau. Vers 1895, la belle se fait même accompagner d'un maître joaillier dont le rôle spécifique est de conseiller les admirateurs dont les goussets souffriraient d'un trop-plein. Aujourd'hui, la Belle Otero coucherait avec les rock stars les plus en vue ou bien se pavanerait au bras d'un président.

On les appelait les «horizontales». Quand, page 40, j'ai appris que la Belle Otero passait pour avoir inspiré à Proust le personnage d'Odette de Crécy, mon intérêt pour la voluptueuse Espagnole s'en est trouvé grand. D'abord, il faut bien dire que la femme qui, à la fin du XIX^e siècle, désirait se libérer du joug ances-

tral du mariage ne voyait pas s'ouvrir devant elle tant d'avenues, de voies rêvées, à moins de vouloir considérer le cloître comme une forme vivable de no man's land. De la prostitution pure et simple au mariage d'intérêt, le fric et le sexe sont liés pour le meilleur et pour le pire, et à la subtile et complexe hiérarchisation des classes sociales européennes correspondait par tradition une catégorisation tout aussi variée du commerce charnel.

Je possède, quelque part parmi mes ouvrages de référence, un *Dictionnaire de l'argot de la prostitution*, domaine de l'invention verbale proliférante s'il en fut, dans lequel est décrit le métier de la pierreuse, qui pratiquait sa profession à la sauvette, sous les remparts. C'était vraiment le bas de l'échelle. Beaucoup plus près du sommet, on retrouve la cocotte, ou demi-mondaine. Et parmi celles-ci, la crème, à laquelle appartenait Caroline Otero, qui dans le Paris du tournant du XX^e siècle n'eut véritablement que deux rivales. Avec Liane de Pougy et Emilienne d'Alençon (notez l'art de s'ajouter une particule), elle formera Les Trois Grâces, un redoutable trio de scoreuses. Elles incarnent l'héritage des grandes courtisanes.

J'ai parlé de président. Parmi les innombrables mâles qui jalonnent le parcours de cette séductrice professionnelle, on compte la bagatelle de six têtes couronnées, dont Albert I^{er} de Monaco, Léopold de Belgique, le prince de Galles, Nicolas II, tsar de toutes les Russies, et le kaiser Guillaume. Aucune jalousie chez ces princes au sang bleu et chaud qui, presque tous cousins, se partagent non seulement le monde, mais aussi l'oisiveté pleine de loisirs d'un jet-set dans sa version empire, y compris les faveurs féminines et les grâces sans compter. À Loto-Otero, le billet coûte cher et gagner encore plus.

Vieillir en paix

À l'âge de 46 ans, la Belle Otero arrête tout et, comme Dietrich, se retire. Les oiseaux se cachent pour mourir et les cocottes, pour vieillir en paix. Caroline Otero Iglesias va vivre encore un demi-siècle, et il ne lui en faudra pas tant, peu s'en faut, pour achever de flamber sa quincaillerie au casino et en-

fermer le peu de beauté qu'il lui reste dans un modeste appartement du Midi, avec pour seul confident Garibaldi, son oiseau en cage.

C'est cette retraite du mythe arrivé au mitan de sa vie qui, de son propre aveu, a d'abord attiré l'attention de la romancière originaire de l'Uruguay. Posadas: «[...] j'avais lu quelque part que cette femme, l'une des plus courtisées de la Belle Époque, avait disparu, pour que personne ne la voie vieillir, à quarante-six ans, l'âge que j'ai aujourd'hui en couchant ces lignes sur le papier.»

Incapable de trancher entre la biographie et le roman, Posadas a intelligemment opté pour une forme mixte, alternant les deux genres, seule manière, nous prévient-elle, de faire la part de ces mensonges qui, d'abord érigés comme un rempart entre les succès du présent et une enfance pauvre et malheureuse, allaient ensuite devenir une seconde nature. Amour et mensonge: un autre couple à la vie dure.

Loin de prétendre restituer la «vérité» d'une existence, Carmen Posadas semble suggérer que la ligne narrative qui peut le mieux s'en approcher passe quelque part entre la carapace de mensonges dont s'entoure tout individu et les documents qui, attestés ou contestés, s'opposent ou se recoupent; filtrés et unifiés par l'interprétation, finissent par rendre le témoignage d'une époque. «Si je me suis efforcée de retracer ici ses plus grandes fabulations et autres artifices, c'est que les mensonges nous révèlent bien des choses sur ceux qui les proferent et finissent par les décrire plus justement que la réalité.» Oui.

La Belle Otero ne fut-elle que la victime innocente d'un viol sauvage pour lequel elle ferait ensuite, littéralement, payer les hommes? Pute ou princesse? «En principe, confiait-elle, je forniquais utile, mais quand c'est possible, je le fais pour le plaisir.» Joyeux Noël, la belle...

Collaborateur du Devoir

LA DAME DE CŒURS

Carmen Posadas

Traduit de l'espagnol par Isabelle Gugnion

Le Seuil

Paris, 2007, 314 pages

ENTRETIEN

Le réveil des sensations

Bertrand Visage surprend par un sixième sens poétique

GUYLAINE MASSOUTRE

Un roman aimé vous donne rendez-vous au suivant comme un ami. Ainsi en va-t-il d'*Intérieur Sud*, de Bertrand Visage. Un vrai bonheur. Cet écrivain campe ses fictions comme un montreur de marionnettes, avec brio, humour et doigté.

Intérieur Sud couronne sept ans de silence. Quatre années se sont écoulées pour le concevoir, le sentir et l'écrire. Avec ses touches précises, ce roman, aussi clair que factieux et elliptique comme un poème, revient aux sources de ce qui inspirait l'écrivain quand il écrivait *Tous les soleils*, prix Femina 1984, ou *Angelica*, en 1988.

Avec ce huitième roman, on retrouve son Italie captivante, patrie des enchantements, des sens et de l'amour. «Je suis dans la même situation que mon personnage, auquel je m'identifie», commente l'écrivain. Ce livre est une métaphore du retour sur le lieu de naissance à l'écriture. Il s'agit de la Sicile, terre de littérature et d'exil, des drames et des sensations.

Revenir à Catane pour conjurer une perte essentielle. «Lorsque j'ai écrit *Tous les soleils*, le roman français traversait une période d'anémie. Les romans post-modernes, dans la génération des penseurs, étaient assez discrédités. La nécessité de cette Italie du Sud, où une culture populaire est encore vivante, s'est de nouveau imposée.

La bascule des sensations

Intérieur Sud ne raconte pas un retour réel. «Il s'agit d'un Sud inté-

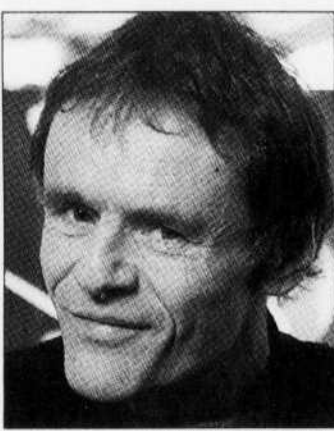
rieur, mental. Comme Léonard de Vinci l'a dit de la peinture, le rapport au lieu géographique de l'écriture est «cosa mentale». À mi-chemin entre une posture d'observateur et celle d'un créateur de beauté, Visage mélange subtilement les registres en mouvement du regard et de la pensée.

Ce roman est pourtant différent des précédents. Plus épuré, moins baroque, peu anecdotique, mais imagé et rempli de détails pittoresques, le livre se lit dans sa double réalité, sensible et symbolique. Comme un théâtre réduit, un rien clownesque et très acrobatique, elle crée un effet d'illusion captivant.

Quelle est donc cette arène où s'exhibe le cirque? L'île se donne dans ses cercles concentriques, jusqu'à un puits central, où est sis un plongeon inouï. Dans un vilain immeuble de l'industrielle Catane, aux quartiers multiformes, des voisins vivent en proximité. Leur amitié intrusive dessine un ballet sympathique autour d'un étranger qui, après une exclusion violente, revient sur ce lieu d'amour et de perte.

Malgré les gens heureux, le drame se produit. «Mes premiers livres m'apparaissent quelque peu décoratifs et maniéristes. Je vais aujourd'hui à l'essentiel.» Le saut est au cœur de l'histoire. Taisons son charme, à ceci près. Deux personnages féminins, l'une grande forme solide, l'autre petit cœur palpitant et déchiré, dévisagent en poupées gisantes le personnage pivot.

Dépouillez l'une, l'autre surgit sans prévenir, ombres troublantes dans les coups de théâtre. La plus

PEDRO RUIZ LE DEVOIR
Bertrand Visage

jeune surtout, petit être fêlé, tourmenté, pirouette dans le livre telle une ballerine de boîte à musique. Elle bascule, rebondit et zigzague, oiseau blessé qui chute à pic. Comme celui qui la soigne, attrapez-en les ficelles, Visage les donne à partager.

Mésaventures et nécessité

Aux premières pages, trois adolescentes découvrent un corps tabassé, bleui et gonflé sur une plage. L'histoire bifurquera de manière impromptue. «Plus limpide, mon écriture n'est pas pour autant sèche. Sensorielle, tactile, les choses sont livrées à des secousses. Le lecteur doit franchir des paliers, suivre des raccourcis qui sont le moteur même de la narration. Le début ressemble à Légendes d'automne de Jim Harrison, mais mon histoire n'est pas celle d'une vengeance mafieuse. C'est plus fantasque.»

Peu de psychologie, chez l'anti-héros. «Son état de brisure physique est tout aussi violent intérieurement. La vie a laissé des séquelles profondes chez cet homme qui a mis des années à les surmonter.» L'écriture est liée à cette existence passionnée. Visage décrit avec tact et amour des personnages empruntés au réel. Qu'ils se reconnaissent? Nulle honte, tant la fresque a la fraîcheur de l'art. Quelle meilleure leçon — cette

chanson, ce conte pour adultes — si joliment italienne?

Visage lit des romans pour le compte des Éditions du Seuil: il les édite. Pour lui-même, il lit plutôt des ouvrages d'ethnologie. Sa fiction s'en enrichit. Mais l'essentiel revient au mystère des êtres. Le roman, il le prouve, en est un puissant symbole.

Fantaisie, bonheurs fantasques

Les personnages sont donc vivants, même s'ils affrontent des envies suicidaires, des obstinations obtuses, des possessions destructrices. Les maladroits aussi cachent des cœurs tendres. «Le romancier peut pratiquer le raccourci fulgurant, la bifurcation soudaine, la surprise. Plus le temps passe, plus j'ai besoin d'être en apesanteur, dans ce léger nimbé d'irréalité, alors qu'il y a abondance de vécu concret, de détails racontés dans leur saveur propre. Cette poésie n'est pas un élément de réalisme, mais contribue à déréaliser l'histoire.»

Comment a-t-il approvisé chacun, comment leur a-t-il donné corps? «J'ai presque marché à reculons, à partir du commencement», répond-il, précisant écrire lentement. «Cette très légère apesanteur est un ton qui me convient. Une fois trouvé, je ne l'ai plus lâché.» Cet imaginaire s'accroît dans *Intérieur Sud*.

Jouer. Ce mot de la fin dit bien ce qui crée le pont entre le romancier et ses lecteurs. Visage est un maraudeur tendre dans des univers cruels. Les images qui l'habitent — un appartement recouvert d'une pellicule de sable, une jeune femme écyère, acrobate lancée sous un chapiteau — font des joies de lecture, des clins d'œil magiques.

Collaboratrice du Devoir

INTÉRIEUR SUD

Bertrand Visage

Le Seuil

Paris, 2008, 187 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Écrivains voyageurs

Gilles Archambault

La plupart des écrivains voyageurs que j'ai connus ne l'ont été que parce que les frais du voyage ne leur incombaient pas. D'où il ressort que l'image que l'on se fait d'un auteur est plutôt celle d'un sédentaire placé devant son ordinateur et qui rêve d'exploits imaginaires. Pourtant...

L'Encre du voyageur, de Gilles Lapouge, réunit des chroniques la plupart du temps parues dans des magazines. Les meilleures d'entre elles ont un intérêt certain, qui nous promettent, par exemple, soit en Inde, soit au Brésil. Il y est question du pittoresque qu'il y a à découvrir. Mais surtout, rappelle l'auteur, du souvenir que l'on en retire. «Je voyage pour raconter mes voyages. Quand je suis de l'autre côté de la mer océane, je ne peux pas aviser un arocaria sans le mettre en mots, sans en faire des noms, des verbes, des virgules, des participes passés, des futurs antérieurs. C'est seulement après l'avoir décrit que j'arrive à apercevoir mon arocaria.»

Un peu plus loin, Lapouge écrit que les découvreurs de terres inconnues n'ont rien découvert au fond. «L'explorateur ne découvre rien. Il retrouve.» Comme si ces aventuriers ne faisaient que rechercher la confirmation de leurs rêves.

On prendra plaisir à la lecture de textes prestement écrits, volontiers fantaisistes, régulièrement farcis d'approximations, vivants en somme.

Le personnage central de *La Grande Époque*, de John Dos Passos, est à sa façon un voyageur. Journaliste réputé, Ro Lancaster est sur la pente descendante. Jadis influent dans les arcanes de la Maison-Blanche, auteur d'un essai plus que remarqué, il connaît à la mort de sa femme une période de profond désarroi.

Pour y remédier, il s'envole pour Cuba en compagnie d'une jeune femme plus douée pour les intrigues échevelées que pour l'amour. Bref, il aime, mais n'est pas sûr d'être aimé. À peine débarqué dans l'île, il s'aperçoit de la nature profonde de cette Elsa. Les démarches qu'il fait pour convaincre des directeurs de revue américains

de l'intérêt d'un reportage sur le pays de Batista échouent. Comble de malheur, il est dévalisé. Sans le sou, il songe au suicide, pour enfin se contenter de redonner sa liberté à une fausse amoureuse qui ne demande pas mieux.

On sait que John Dos Passos a été lui aussi journaliste, en plus d'être romancier et même d'avoir été poète en début de carrière. On n'ignore pas non plus qu'après avoir été membre du parti communiste, d'avoir eu des sympathies certaines pour des mouvements de gauche, il a fini sa vie dans le conservatisme le plus aigu, prenant même parti pour le sénateur Barry Goodwater.

Paru aux États-Unis en 1958, *La Grande Époque* ne fait pas mystère des options politiques de son auteur. Ro Lancaster a beau être un peu ridicule dans une aventure romanesque, cliché increvable des amours d'hommes vieillissants, il est surtout un Américain naïf. Il a une foi indestructible en la démocratie incarnée dans son pays et les institutions qu'il a servies lui paraissent presque sacrées. A-t-il «couvert» les procès de Nuremberg, c'est pour y déplorer les erreurs de jugement des pays européens. De même l'invasion de Pearl Harbor et le bombardement d'Hiroshima sont-ils évoqués dans une perspective purement réactionnaire.

Ro Lancaster voyage, il a voyagé. Toutefois, rien n'y paraît. Comme disent les Américains, il est de son pays tout autant que les hamburgers et la tarte aux pommes.

Aïe! besoin de dire que je préfère le petit livre de Lapouge? Romancier qui n'a pas l'envergure de l'auteur de *Manhattan Transfer*, il sait mieux voyager et mieux évoquer la curiosité de l'ailleurs.

Collaborateur du Devoir

L'ENCRE DU VOYAGEUR

Gilles Lapouge

Albin Michel

Paris, 2007, 258 pages

LA GRANDE ÉPOQUE

John Dos Passos

Gallimard, coll.: «L'Imaginaire»

Paris, 2007, 326 pages

Olivieri
librairie • bistro

Dans le cadre des
Rencontres du CRILCQ

Causerie
avec

Évelyne de la Chenelière
L'autre et les autres :
une dramaturgie

Évelyne de la Chenelière est l'auteure de plusieurs textes de théâtre, dont *Des fraises en janvier*, *Henri & Margaux* et *Désordre public*. Elle est l'une des voix les plus libres de la dramaturgie québécoise d'aujourd'hui. Elle se saisit des petits riens, des passages à vide et des incertitudes de nos contemporains.

Animateur
Gilbert David

Avec le soutien du Conseil des Arts du Canada

CRILCQ

Lundi le 18 février à 19h

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303

Alire

Passez au salon nous rencontrer !
Salon du livre jeunesse de Longueuil
13 au 17 février 2008

Théâtre de la ville
Salle Jean-Louis-Millette
180, rue Gentilly Est, Longueuil

Mercredi et jeudi de 9 h à 16 h
Vendredi de 9 h à 20 h
Samedi et dimanche de 10 h à 17 h

Félicitations à la revue Lurelu, lauréate du prix Raymond-Plante 2008 !

Alire, Librairie indépendante agréée
Place Longueuil | 450.679.8211

L'écrivain américain John Dos Passos, photographié en 1947.

AGENCE FRANCE-PRESSE

LIVRES

ESSAI

Le livre à lire sur les enjeux planétaires

Le bilan radicalement explosif de Lester R. Brown, le fondateur du World Watch Institute des États-Unis

LOUIS-GILLES
FRANCŒUR

En français, le monde de l'édition produit plus de 150 livres par année sur le destin de notre planète polluée. Tout n'est pas d'égale valeur dans cette surchauffe du concept fort galvaudé de «développement durable».

Dans cette pléthore de publications, aucun livre à ce jour ne pose un bilan plus rigoureux, plus complet ni plus personnel que celui de Lester R. Brown, le fondateur du World Watch Institute des États-Unis, un organisme qui a dressé depuis plus d'un quart de siècle les bilans les plus exhaustifs sur l'état des ressources planétaires et la détérioration des écosystèmes.

Les travaux du World Watch, institut que Lester Brown a dirigé pendant 26 ans, ont été copiés, critiqués et refaits même par des gouvernements, mais ils demeurent, décennie après décennie, les bornes les plus indiscutables de l'effondrement d'une planète en déclin. Personne n'a davantage ausculté notre planète que Lester Brown en un quart de siècle, et cela sous tous ses angles, ce que traduit chacune des centaines de références citées. Ce livre, qui constitue un véritable testament, traduit la vision et la rigueur d'un humain sans lequel, précise à juste titre Nicolas Hulot en préface, «nous serions encore plus en retard quant à notre connaissance de la gravité de la crise écologique».

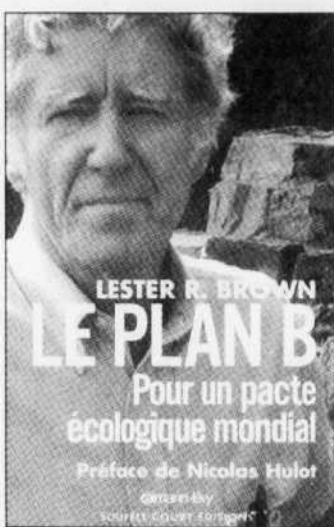
Dans son *Plan B*, Lester Brown dresse le portrait le plus factuel, le

plus documenté que l'on puisse lire sur l'état de la planète, mais aussi sur les remèdes, de cheval dans certains cas, qu'il faudrait impérativement et rapidement lui administrer si nos politiques pouvaient voir plus loin que les prochaines élections.

Lester Brown fait appel à l'histoire pour démontrer que toutes les grandes civilisations qui ont disparu — Mayas, Sumériens, etc. — se sont effondrées après avoir détruit le support biologique dont elles dépendaient. Ce qui est nouveau, écrit-il, c'est que, pour la première fois dans l'histoire humaine, ce n'est pas une civilisation qui est menacée, mais l'humanité elle-même, parce que, croulant sous son propre nombre et ses méthodes de surexploitation des ressources vivantes, l'humanité a frappé au cœur le «support de la vie» lui-même. Elle est désormais confrontée, selon Lester Brown, à «l'émergence d'une géopolitique de la pénurie» dont on commence à peine à prendre la mesure.

Les cinq grands problèmes

Cinq grands problèmes nous poussent dans ce cul-de-sac: la pénurie de pétrole n'aura d'égale que la gravité du manque d'eau dans la prochaine moitié du siècle, deux phénomènes qui seront aggravés par la montée des températures et du niveau des mers. Ce cocktail de mégaproblèmes va exacerber les systèmes naturels déjà «sous contrainte», comme les forêts, les sols, les



prairies, les déserts en expansion, les pêcheries et la biodiversité.

Ces phénomènes, qui annoncent une transformation de la planète sans équivalent depuis des millénaires, vont s'accompagner d'une fracture sociale sans précédent. «Les disparités économiques et sociales entre le milliard de personnes les plus riches de la planète et le milliard le plus pauvre n'a aucun précédent historique, écrit-il. Le milliard le plus pauvre en est réduit à la survie alors que le plus riche s'enrichit chaque année. Ce fossé économique entre les deux populations s'observe dans le contraste entre la nutrition, l'éducation, la structure des pathologies, la taille des familles et l'espérance de vie.»

Les migrations humaines qui vont résulter de l'épuisement des

ressources en eau et en nourriture ou de la noyade de régions entières sous la hausse des mers vont augmenter le nombre de ce qu'il appelle les «pays en faillite», des pays où l'état a perdu toute autorité et tout contrôle sur l'évolution économique et sociale. Des pays où la civilisation a inversé son cours vers la barbarie souvent. Ces pays, en nombre croissant et qui se comptent par dizaines — certains possèdent même l'arme nucléaire! — vont stimuler, selon Brown, l'apparition de nouvelles formes de terrorisme et de menaces à la sécurité mondiale. Le phénomène inquiète de plus en plus les grandes armées du monde, qui commencent à en prendre la mesure, comme celle de leur incapacité à faire face aux simples machettes avec leurs gros sabots de métal et leurs technologies avancées.

Un plan B

Ce bilan radicalement explosif n'est toutefois pas un trou noir qui avalera le lecteur sans possibilité de retour. Lester Brown propose une sortie à cette crise écologique planétaire: son plan B, qu'il ose même chiffrer à 161 milliards de dollars. Cette somme serait d'abord consacrée à lutter contre la pauvreté et ensuite à restaurer les grands mécanismes vivants dont dépend l'humanité pour sa survie.

Pour Lester Brown, la question n'est pas de savoir si on peut se payer cette réforme de l'économie mondiale: «La seule vraie question,

écrit-il, est de savoir si au contraire nous pouvons nous permettre de ne pas faire ces investissements» qui représentent un sixième des dépenses militaires. La deuxième grande question, pourrait-on ajouter, consiste à savoir si les pays riches vont préférer s'armer pour repousser les affamés et les réfugiés environnementaux ou s'ils vont préférer investir moins, mais dans un partage plus équitable des ressources et dans une gestion des ressources plus respectueuse des exigences de leur viabilité à long terme.

La richesse dont jouit une partie de l'humanité, poursuit Lester Brown, s'est édiflée sur une comptabilité qui a gommé le coût environnemental du bilan des entreprises. Mais des humains bien réels paient aujourd'hui en souffrance de toutes sortes pour la richesse des privilégiés du système, des richesses dont rêvent six milliards d'humains qui n'en bénéficient pas, sans se rendre compte que la planète n'a pas la capacité de répondre à cette demande. Il faudra plutôt, explique courageusement Lester Brown, s'attaquer au problème du contrôle des naissances et aussi à la surconsommation des plus riches, assurer un accès à l'éducation et à des services de santé de base, à l'eau potable et à une alimentation normale aux plus démunis, ce qui implique un nouveau partage des richesses ou un affrontement sauvage pour l'accaparement de ce qui sera encore disponible.

Eradiquer la pauvreté et stabiliser la population, remettre la pla-

nète en état de viabilité à long terme, nourrir décemment les sept milliards d'habitants de la planète par un nouveau mode de production, stabiliser le climat et concevoir des villes et sociétés «pérennes», voilà les défis qu'il est possible de relever par l'investissement et la technologie si une volonté de justice et de changement se pointe à temps dans ce tournant crucial de l'histoire humaine.

«Le choix vous appartient — nous appartient, conclut Lester Brown dans le dernier paragraphe du *Plan B*. Nous pouvons en rester à l'activité économique habituelle et tenir les rennes d'une économie qui continue de détruire les écosystèmes qui permettent son existence jusqu'à ce qu'elle se détruise elle-même, ou nous pouvons adopter le plan B et être la première génération à changer de cap, plaçant le monde sur un chemin de progrès durable. Ce choix est celui de notre génération, mais il va affecter la vie sur Terre pour toutes les générations à venir».

Un livre incontournable pour l'évolution de la conscience des enjeux du siècle.

Le Devoir

LE PLAN B

POUR UN PACTE ÉCOLOGIQUE
MONDIALLester R. Brown
Préface de Nicolas Hulot
Éditions Calmann-Lévy
Souffle court éditions
Paris, 2007, 415 pages

B É D É

Grosse fatigue et petites cases

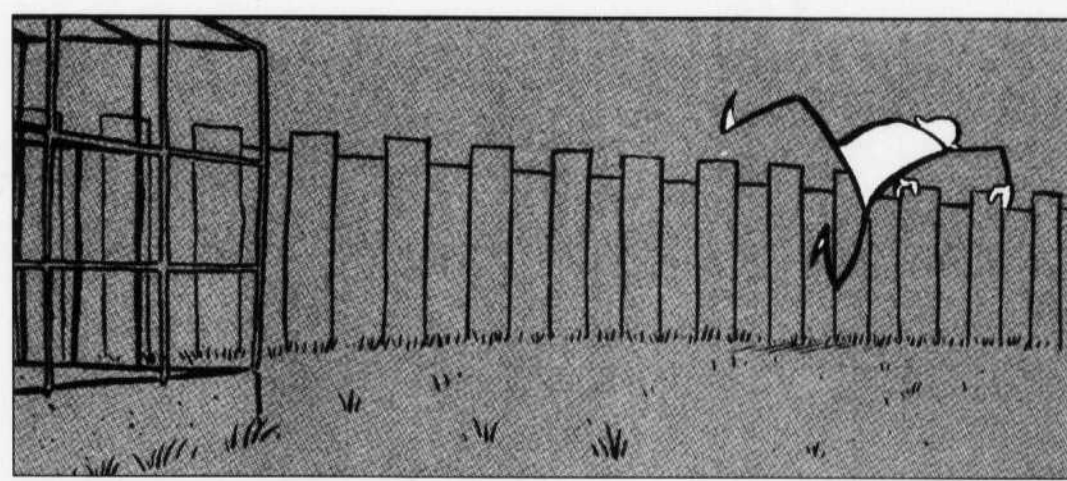
FABIEN DEGLISE

C'est peut-être le manque de luminosité, les chutes de neige à répétition ou encore une carence en sucre — à assimilation lente, s'entend. Toujours est-il que, coup sur coup, trois bédéistes viennent en effet de se pointer au Québec avec des créations étonnantes qui exploitent le coup de barre (celui qui déclenche les grosses fatigues) pour divertir. Et étrangement, le concept ne lasse pas. Loin de là.

C'est pourtant ce qui pourrait facilement être envisagé devant les... 1096 pages de *L'Autre Fin du monde* (Atrabile), une prise de la fin de 2007 qui est toujours au bout de la ligne en 2008.

Dans un style minimaliste et avec une expertise évidente en pictographie, Ibn Al Rabin — Mathieu Baillif, comme les collectionneurs de taxes de la ville de Genève en Suisse le connaissent — nous plonge dans un abécédairiste surréaliste de la dépression sur fond de revenants et de psychiatres amateurs.

Le prétexte? Milch, un homme ordinaire et solitaire, est fatigué de voir le spectre de sa fiancée, morte accidentellement, rôder dans son jardin. Et forcément, il aimerait bien être soigné pour passer à autre chose. Mais bien sûr, dans l'univers de

Illustration tirée de *La Force des choses*, de Graham Annable

la bédé dite décalée, ce genre d'aspiration n'est pas de tout repos.

Quête du vide

Du repos, Joe Matt n'en manque certainement pas, lui qui passe le plus clair de son temps à ne rien faire pour éviter de dépenser de l'argent. Argent avec lequel il semble d'ailleurs entretenir un rapport trouble.

En 2004, avec *Strip-Tease* (Le Seuil), le bédéiste, qui a déjà vécu, avec son mal de vivre, à Montréal, avait d'ailleurs déjà avoué ce travers et bien d'autres. Et il récidive avec *Épuisé* (Le Seuil), qui vient de sortir.

Avec la même finesse, le trentenaire bourru et Philadelphien poursuit donc sa quête du vide par l'entremise de cet autre journal très intime qui relate désormais sa vie à Toronto, au début des années 90. On y retrouve bien sûr le grand Seth et Chester Brown, deux figures bien connues des amateurs de romans graphiques du ROC (rest of Canada), mais aussi la fascination de Matt pour... les films pornographiques et la masturbation. Son étrange usage des toilettes, dans sa maison de chambres, est également évoqué. Sans doute pour mettre un peu de piquant dans cette grande lassitude que la mise en case rend paradoxalement si vivante.

Lassitude. Thom, héros de *La Force des choses* (Atrabile), pourrait être logé à cette enseigne, lui aussi. Banlieusard au chômage, l'homme, imaginé par Graham Annable, ne cherche pas, tout comme Joe Matt, à améliorer son quotidien, se contentant de ramasser des feuilles mortes et de hurler après son chien, Billy Joel. Le tout pas très loin d'une voisine hystérique et d'une blonde qui commence à trouver le temps long.

Et puis, dans cet univers hautement dépressif, un animal va mourir, des larmes vont couler et la magie va opérer pour transformer finalement ce récit, à première vue morne et lent, en anecdote savoureuse et hilarante, malgré la lourdeur du décor. Prouvant du même coup que, si la fatigue, hivernale ou pas, est narcoleptique, elle peut fort heureusement amuser. À condition de la mettre en boîte.

Le Devoir

EN BREF

Deuxième Salon
du livre jeunesse
de Longueuil

Le Salon du livre jeunesse de Longueuil tient sa deuxième édition jusqu'au 17 février. Ce salon se tient en marge de la Fête du livre et de la lecture de Longueuil, qui tient par ailleurs ses activités du 30 janvier au 17 février dans les bibliothèques publiques de la ville. C'est Gilles Gauthier, auteur connu de littérature jeunesse, qui est le porte-parole de cette fête, qui célèbre son dixième anniversaire cette année. La revue *Lurelu* y recevra notamment le prix Raymond-Plante. On peut obtenir plus d'information sur cet événement au <http://fetedulivre.csmq.qc.ca>. — *Le Devoir*

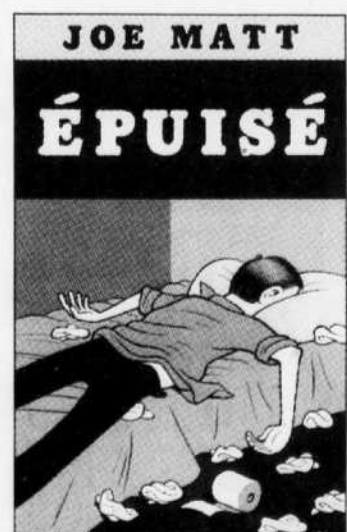
À bâbord!
toujours à flot

Tirée à 4500 exemplaires — ce qui est énorme pour ce genre de magazine d'idées très engagé —, la revue *À bâbord!* consacre le dossier de son 23^e numéro (février/mars 2008) au concept de souveraineté alimentaire. Produite par un collectif d'intellectuels très à gauche et souvent proches des positions de la formation Québec solidaire, *À bâbord!* accueille dans

ses pages autant des vieux routiers québécois du militantisme (Jean-Marc Pothier, Jacques Pelletier, Gaëtan Breton, Normand Baillargeon) que de jeunes esprits rebelles. Indépendantiste sans être nationaliste, féministe, altermondialiste, socialiste tendance anarchiste et écologiste, elle fédère la frange la plus radicale de la gauche québécoise. — *Le Devoir*

9,1 millions
pour 16 000
auteurs

La Commission du droit de prêt public (CDPP) a distribué 9,1 millions de dollars à 16 000 auteurs canadiens cette année, pour le prêt de leurs livres en bibliothèques. Une façon de compenser les droits d'auteurs non-perçus sur les prêts d'ouvrages. Les écrivains québécois s'accaparent la part du lion avec 3,5 millions. La CDPP se réjouit de voir son budget augmenter de 700 000 \$ pour 2009, tel que prévu par le nouveau plan d'action du Conseil des arts du Canada. La hausse ne compense malheureusement pas la diminution qu'a subie l'enveloppe depuis quelques années. Elle s'élevait à 10 millions en 2002. Un recul accentué par la hausse constante du nombre d'auteurs et de titres inscrits au programme. — *Le Devoir*

Illustration tirée de *L'Autre Fin du monde*, d'Ibn Al Rabin

Romain Gary (Emile Ajar)
La vie derrière soi

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE
707 ET 713 MONT-ROYAL EST
MONT-ROYAL, 514-523-6389

contre-jour
cahiers littéraires www.contre-jour.ca

N.14

La librairie **Le Port de tête** vous invite au lancement du 14^e numéro des cahiers littéraires *Contre-jour*.

Le samedi 23 février à 18h00
La Librairie Le Port de tête:
262 avenue du Mont-Royal, 514 678-9566

POÉSIE • FICTION • ESSAI
Yvon Rivard, Robert Hébert, Sandra Gordon, Jean-Philippe Dupuis, David Clerson, Yusuf Kadel, Claude La Charité, Sylvaine Bourdon, Eric Méchoulan

DOSSIER TÊTES DE TURC
Robert Lévesque (sur Roberto Rossellini)
Gilles Dupuis (sur Jacques Derrida)
Étienne Beaulieu (sur Gabrielle Roy)
Jean-François Bourgeois (sur Victor Lévy-Beaulieu)
Antoine Boissclair (sur Jacques Ferron)
Vincent Charles Lambert (sur J.L. Borges)
Sarah Rocheville (sur les écrivains et la musique)
Guillaume Lafleur (sur Claude Jutra)

PHOTOGRAPHES
Véronique Bessens, Pascal Huot

NOTES DE LECTURE
Marie-Pascale Huglio et Nelly Arcan
Frédérique Bernier et Christian Saint-Germain
Vincent Charles Lambert et Gilles Hénault
Étienne Beaulieu et Pierre Michon

Pour toute demande de renseignements:
Antoine Boissclair (relations publiques)
514 276-3899 / antoine.p.boissclair@contre-jour.ca
redaction@contre-jour.ca

Diffusion DIMÉDIA
539, boulevard Lebeau,
Ville Saint-Laurent (Québec), H4N 1S2
514 336-3941

Conseil des arts et des lettres Québec

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Vivre en rouge et aimer en kaki



Louis Cornellier

Lauréat du prix de l'essai de la Quebec Society for the Promotion of English Language en 1993, *Ma vie en rouge*, de la Canado-Québécoise d'origine chinoise Zhimei Zhang, est, en fait, une autobiographie qui raconte le difficile parcours d'une femme dans la Chine de Mao.

Née en 1935 dans une Chine occupée par le Japon, Zhimei Zhang avait de drôles de parents. Issue d'une famille à l'aise, sa mère était une joueuse compulsive de mah-jong et son père, provenant du même milieu, était à l'emploi des Japonais. La famille a même vécu au Japon pendant quelques années. En Chine, Zhimei et sa sœur fréquentaient une école missionnaire catholique qui dispensait l'enseignement en anglais. Ces années d'enfance marqueront tout le parcours subséquent de la jeune fille.

Identifiée au régime japonais renversé lors de la libération en 1945, sa famille verra son niveau de vie durement affecté. L'adolescente accueillera néanmoins la révolution maoïste de 1949 avec un enthousiasme naïf. Sa formation en anglais lui permettra même d'obtenir un poste à la délégation commerciale chinoise en Allemagne de l'Est en 1951. Par la suite, les choses se gâteront radicalement.

Quand elle est rapatriée en Chine en 1954, notamment parce qu'on l'accuse d'avoir dansé trop lascivement avec un Allemand, Zhimei Zhang apprend qu'elle appartient désormais au camp des contre-révolutionnaires, en raison des anciens liens de son père avec les Japonais. Dès lors, elle sera sans cesse harcelée par les sbires du régime, qui la soumettront à tout propos à d'humiliants sévices.

C'est avec tristesse mais non sans une certaine sérénité que Zhimei Zhang raconte les délirantes séances d'autocritique qui lui furent imposées («Je suis coupable. Je demande pardon au président Mao»), les racles que lui ont infligées les enrégés de la Révolution culturelle lancée en 1966 et les pénibles années de «rééducation» à la campagne. Tout était prétexte à l'humilier et à salir sa réputation: ses origines familiales, son statut d'intellectuelle (elle était professeur d'anglais), son séjour passé en Allemagne de l'Est et

ses relations amoureuses, souvent tortueuses. Elle a divorcé deux fois et a entre tenu, à la fin des années 1970, une liaison avec un professeur canadien d'origine juive, invité en Chine et marié. Dans une démocratie, un tel profil passe inaperçu. En Chine maoïste, il faisait de vous un paria.

C'est à ce professeur canadien, dont elle fut amoureuse jusqu'à ce qu'il trahisse son engagement de l'épouser, qu'elle avoue devoir sa passion de l'écriture. Ce douloureux épisode, après tant d'autres, est donc, d'une certaine façon, à l'origine de *Ma vie en rouge*, qui nous offre le témoignage d'une femme intelligente et résiliente et le portrait très critique d'une Chine révolutionnaire devenue folle qui a détruit, dans ses années les plus noires, le sens des relations humaines.

Venue étudier au pays en 1985, Zhimei Zhang est devenue citoyenne canadienne en 1989. Son ouvrage a d'abord été publié en anglais, à Montréal, en 1992, avant d'être traduit en allemand en 1997. La version française qui vient de paraître est notamment due aux bons soins du romancier et traducteur Gilles Jobidon. Elle permet au public québécois francophone de découvrir le fascinant et dramatique parcours d'une concitoyenne qui a vécu dans son âme et dans sa chair les affres de la dérive rouge.

Un soldat en amour

C'est un bien beau document que nous offre Denys Lessard sous le titre de *Ton kaki qui t'adore*. Composé d'extraits choisis de la correspondance amoureuse de ses parents en temps de guerre (1942-1945), cet émouvant ouvrage témoigne de la pérennité du dialogue amoureux, que même la conscription des années 1940 n'a pu entamer.

Gérard Lessard, 22 ans, et Jeannine Nadeau, 19 ans, se sont rencontrés dans un tramway montréalais en mars 1942. En mai de la même année, Gérard déclare son amour à sa douce. En août, il est conscrit. Il passera quatorze mois au camp de Petawawa, en Ontario, quinze mois en Colombie-Britannique et huit, enfin, au Québec. Il n'ira pas au front. Démobilisé, il se mariera en juillet 1945.

Entre-temps, il aura eu le temps d'écrire des centaines de lettres d'amour à sa Jeannine qui, quoique moins prolixe, lui écrira aussi beaucoup. «Le style de Jeannine manque de naturel», constate Denys Lessard. Dactylo dans un cabinet d'optométriste, elle n'a qu'une neuvième année, alors que Gérard a terminé son cours classique et a étudié à l'École des beaux-arts de Montréal avant de se faire machiniste. Aussi, les lettres de ce dernier sont nettement plus riches et plus lyriques. Il implore, par exemple, son amoureuse



À Pékin, en 1971, des employés d'imprimerie empilent des centaines de petits livres rouges contenant les enseignements de Mao Zedong.

de lui écrire chaque jour parce que, avoue-t-il, «les jours n'achèvent plus quand ils ne me parlent pas de toi». Ses lettres sont parfois brûlantes de désir et souvent agrémentées de références culturelles. La ferveur de son amour de jeunesse donnait du style à celui qui, plus tard, sera pourtant un père silencieux.

De la guerre, ces lettres ne nous disent pas grand-chose, sinon l'ennui du conscrit à l'entraînement. Elles lui préfèrent un intense discours amoureux nourri, c'était l'époque, par la chasteté, la foi et l'expérience de l'éloignement. Il faut remercier Denys Lessard d'avoir osé partager avec nous une histoire si intime et pourtant si universelle. «L'amour, écrit-il, est un éternel retour.» Une chance.

louisco@sympatico.ca

MA VIE EN ROUGE

UNE FEMME DANS LA CHINE DE MAO

Zhimei Zhang

Traduit de l'anglais par Gilles Jobidon

VLB

Montréal, 2008, 272 pages

TON KAKI QUI T'ADORE

LÉTTRES D'AMOUR EN TEMPS DE GUERRE

Denys Lessard

Septentrion

Sillery, 2008, 138 pages

MUSIQUE

L'opéra avec des œillères

L'Opéra au XX^e siècle des Éditions Textuel est assurément un «beau livre». Mais est-il à la hauteur des enjeux soulevés par le sujet?

CHRISTOPHE HUSS

L'Opéra au XX^e siècle, ouvrage collectif placé sous la direction de Patrick Scemama et Stéphane Roussel et préfacé par Gérard Mortier, actuel directeur de l'Opéra de Paris, allait-il enfin faire un point sérieux sur les différents chemins empruntés par l'art lyrique dans le tumulte qui a secoué l'esthétique musicale au cours des soixante dernières années? La réponse, immédiate et évidente, est «non».

La première caractéristique de cet ouvrage est son prix: plus de 100 \$, ce qui, pour 85 pages de textes, une liste (très) sélective d'opéras du XX^e siècle et de fort belles photos est un tantinet onéreux. C'est quand même près du double du *Mille et un opéras* de Piotr Kaminski chez Fayard, qui, lui, ne se lit pas en une soirée et rend plus de services.

Parisianisme

Patrick Scemama est responsable des publications de l'Opéra de Paris, une maison qui se signale par la qualité et le niveau intellectuel élevé des ouvrages édités pour éclairer chaque opéra mis au programme.

Ce livre est dans le même genre: un kaléidoscope d'opinions d'auteurs et de penseurs d'univers différents. Pas plus. Il y a là neuf «articles» thématiques sur le genre, son évolution, le traitement de la voix, la mise en scène, etc.

On y parle davantage de Berg et de Kurt Weill (marotte de l'un des auteurs) que des cinquante dernières années et, surtout, l'ensemble est vu avec des œillères dans une perspective éminemment parisienne. Les «grands» de ce monde sont

les chouchous de la place (Eötvös, Manoury, Dusapin) et il faut s'en remettre au Suisse Philippe Albers pour élargir un peu les horizons. Un contrepoint américain, allemand ou en provenance de l'Europe du Nord aurait été passionnant pour ouvrir les yeux davantage encore.

Très bien présenté, ce livre est donc intéressant par ce qu'il dit, mais trop frustrant par tout ce dont il ne parle pas. À ce prix, on aurait pu rectifier trois choses lors de l'édition: certaines tournures lourdes de la préface de Gérard Mortier; le cirage de pompes éhonté de Patrick Scemama envers son employeur (il traite quasiment Mortier de pape de la modernisation de l'opéra); et la manie agaçante de Pierre Flinois de faire précéder presque chaque nom propre par l'article indéfini «un».

Même si le sujet n'est pas tout à fait le même, si vous désirez vous nourrir l'esprit sur le sujet de l'opéra, vous en apprendrez plus avec *Opéras, mises en scène et représentations théâtrales*, un numéro double de la revue *Présentation* qui peut être commandé à Paris, aux Éditions Beauchesne. On y trouve notamment un intéressant article sur la mise en scène lyrique, signé par Jean-Jacques Nattiez, et des considérations très pertinentes sur Wagner.

Collaborateur du Devoir

L'OPÉRA AU XX^e SIÈCLE

Ouvrage collectif dirigé par Patrick Scemama et Stéphane Roussel
Textuel
Paris, 2007, 175 pages

ODILE TREMBLAY

«J'ai passé une partie de ma vie à photographier Québec, à chercher la lumière et le mouvement. Plus de trente ans à lire les atmosphères, à croquer l'anecdote, à attendre parfois une partie de la journée que l'éclairage soit à mon goût», explique la photographe Claudel Huot, en ouvrant les portes de son univers.

«Souple et imprévisible, Claudel peut surgir à un carrefour, rue Couillard, avenue Sainte-Geneviève, côte de la Fabrique», rappelle le cinéaste Jean-Claude Labrecque en guise de coup de chapeau au photographe qui s'est fait le chantre de Québec.

En cette année où la vieille ville célèbre son 400^e anniversaire, cet album de photos en noir et blanc, parfois colorisées, qui couvrent quatre décennies d'archives personnelles de Claudel Huot, rend hommage à la poésie et à la beauté de Québec, ici et là à travers des diptyques et des triptyques, captant souvent la nature qui surgit au cœur de la ville. Le fleuve est là également, les pierres bien sûr, mais aussi les gens.

Un hommage à la poésie et à la beauté de Québec

Caractère insolite

Les photos sont très belles, parfois un peu cartes postales, mais la technique de la colorisation confère à plusieurs un caractère insolite. Du coup, le Château Frontenac transposé dans une flaque d'eau, le quartier Petit-Champ plain parmi les hautes herbes gagnent un côté magique.

«Ses batteries de canons pointés dans toutes les directions, son sol truffé de voûtes, ses vieilles pierres grises donnant aux rues leur texture historique, ses flèches de clochers sont autant d'éléments qui distinguent le chef-lieu des francophones d'Amérique», écrit l'historien Michel Lessard à propos de Québec, à qui tous ici font la fête.

Le Devoir

L'ÂME DE QUÉBEC

Photographies de Claudel Huot
Textes de Pierre Caron et Michel Lessard
Préface de Jean-Claude Labrecque
Éditions de l'Homme
Montréal, 2007, 206 pages

PHOTOGRAPHIE

Amalgat de Caroline Hayeur : un doux parfum de fête

CAROLINE MONTPETIT

Il y a quelque chose d'étrange dans les photos de Caroline Hayeur, publiées dans le livre *Amalgat*, qui vient de paraître aux Éditions du Remue-Ménage. Comme une émotion qui transcende tout l'ouvrage dans des scènes très différentes les unes des autres. Une joie, un plaisir pur de partager une célébration qui se retrouve autant chez les adeptes sikhs de la Fête de la lumière que chez les jeunes branchés qui fréquentent le Bal en blanc de Montréal. En fait, c'est la fête même que Caroline Hayeur a photographiée, dans ce livre qui porte comme sous-titre: *Danse, tradition et autres spiritualités*. Depuis 2004, cette photographe a

sillonné le Québec pour capter les images de ces rassemblements.

D'une procession de Santo Cristo à une rencontre d'ainés innus, en passant par quelques mariages et quelques veillées folkloriques sur le Plateau Mont-Royal, et même par la célébration de la mi-carême à l'île aux Grues, le livre, qui donne finalement peu d'informations sur chacun de ces rassemblements, se contente de nous en faire goûter l'essence, un sens des festivités qui réchauffe.

Un fond païen

Mais les Québécois ne sont pas — ou ne sont plus — les champions de ces rassemblements chaleureux que chantait Vigneault. «Parfois, écrit le socioanthropologue François Gauthier, on pour-

rait croire que la sortie en masse des églises n'a fait que coïncider avec l'entrée dans les centres commerciaux. Heureusement, le passé oppose quelques résistances à sa liquidation. Il est intéressant de noter que les traditions ayant le mieux survécu participent moins du catholicisme que du fond païen qui en était le complément nécessaire.»

Gauthier s'étonne par ailleurs du contraste entre une cérémonie typiquement amérindienne, à Maniwaki, à laquelle participent une majorité de Blancs, et la fête de la Sainte-Anne, de Natashquan, une célébration catholique à laquelle participent une majorité d'Innus.

«Comme si ces derniers, qui ont été convertis quasiment de force par les missionnaires, étaient devenus de fervents catholiques et ainsi des

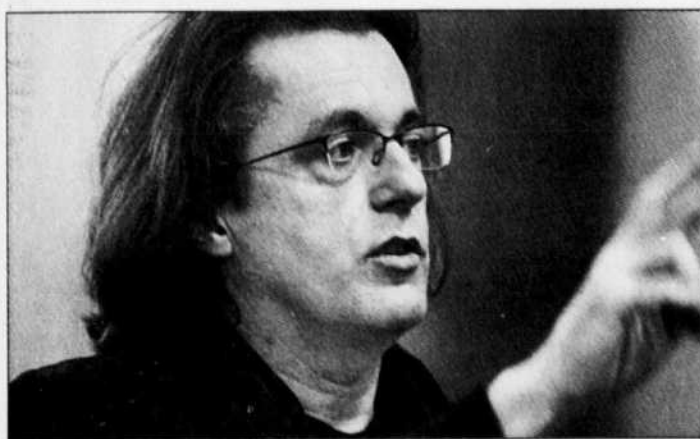
gardiens d'une foi que les Blancs, eux, allaient ensuite brusquement renier», poursuit-il.

Au plus creux de l'hiver, dans le plus profond de la solitude, il fera toujours bon plonger dans un livre comme *Amalgat* pour retrouver la conscience d'un monde qui bouge, qui danse, qui partage, cette effervescence archaïque et nécessaire de la fête sur une planète en perpétuel changement.

Le Devoir

AMALGAT.

DANSE, TRADITION ET AUTRES SPIRITUALITÉS
Caroline Hayeur
Éditions du Remue-Ménage
Montréal, 2007, 132 pages



JOHN MACDOUGALL AFP

Le compositeur français Pascal Dusapin